

SOUVENIRS ANECDOTIQUES SUR LA TURQUIE (1820-1870), par WANDA.
— Paris, Librairie de Firmin Didot. 1884. — Un vol. in-18 jésus. — 3 fr. 50.

Il a été rendu compte ici même, le lecteur se le rappelle peut-être, de deux ouvrages concernant l'Islam qu'a publiés précédemment la maison Didot : le curieux livre de M. Nicolaïdy et le très remarquable volume de M. Léon Roches sur l'émir Abd-el-Kader. Nous voici transportés de nouveau dans ce monde musulman, si étrange, si différent du nôtre, et en même temps si intéressant à étudier. L'auteur des *Souvenirs anecdotiques sur la Turquie*, qui a longtemps habité ce pays et qui y a occupé de hautes positions, a, pour en parler, une compétence indiscutable. Retiré de la vie publique, il a consacré ses loisirs à rappeler les événements dont il a été témoin ou dans lesquels il a figuré. Il fait défiler devant nous les sultans, les généraux, les femmes du harem, les fonctionnaires, non point groupés dans un tableau d'histoire, mais isolés chacun dans son cadre. Il nous présente les personnages les uns après les autres, sans prétention, simplement, comme un ami qui raconte à un ami ses souvenirs ou ses voyages. On ne saurait analyser un livre fait de la sorte : il n'y aurait qu'à glaner de ci de là, parmi les traits rapportés, ceux qui présentent un intérêt plus marqué. Et certes la moisson serait abondante. Je me contenterai de citer l'opinion que professait le sultan Abdul-Medjid à l'endroit de la polygamie. C'était à l'occasion du voyage à Constantinople du grand-duc Constantin Nikolajewitch et de la grande-duchesse, sa femme. Cette princesse fit sur l'esprit du sultan une impression profonde et il ne pouvait se lasser de répéter : « Il n'est pas étonnant que les chrétiens se contentent d'une seule femme quand ils en ont de si charmantes. Je donnerais volontiers la volée à mes jolis oiseaux du harem. Rien ne nous empêche autant de vivre par l'âme et par le cœur que l'influence de nos harems. A cela, ni le calife, ni le sultan ne peuvent remédier, car le fanatisme veille, les vieilles coutumes nous lient. A notre volonté, on opposera le crime au besoin pour nous empêcher de nous en affranchir ».

Les quelques paroles d'Abdul-Medjid me semblent trancher plus définitivement la question de la polygamie que ne le feraient deux douzaines de philosophes et de moralistes, forts de leur poudreux arsenal d'in-folio et d'oiseuses dissertations.

CH. LAVENIR.

LA BÉATE, par AIMÉ GIRON. — Paris, 1884. Blériot et Gautier, libraires-éditeurs, 55, quai des Grands-Augustins. — Un vol. in-18 jésus. Franco : 3 fr.

On reproche souvent, et non sans quelque fondement, à ce que l'on appelle les bons romans, d'être mal écrits et de ne point chercher à se faire lire de ceux qui ont quelque souci de la forme littéraire. Les auteurs de ces livres, assurés d'une clientèle qui se recrute spécialement dans les bibliothèques paroissiales, dans les maisons d'éducation, ne se préoccupent en général que de produire beaucoup et de faire vite. Ce sont là des habitudes regrettables et dont il serait à souhaiter de voir ces écrivains se corriger. Je suis heureux d'avoir à leur proposer aujourd'hui comme modèle un auteur qu'ils feraient bien d'imiter. Je veux parler de M. Aimé Giron, et de son livre : *La Béate*.

Voilà un roman essentiellement honnête, profondément moral, et qui, à ces qualités fondamentales, réunit de la manière la plus heureuse le charme du style,